

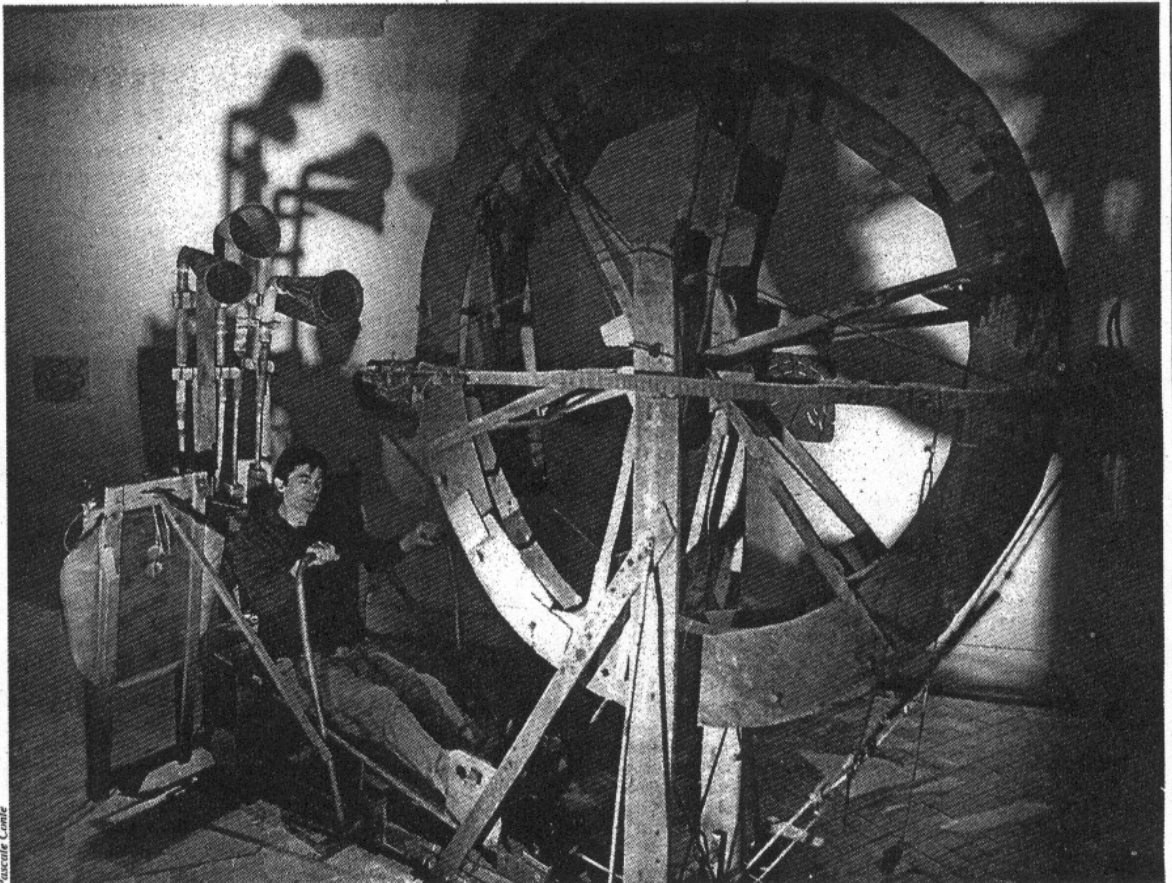
Avec des pièces et déchets récupérés sur les plages, ce musicien-plasticien, Facteur Cheval du son, construit depuis dix ans de drôles de «Machines sonores». Des mécanismes qui émettent bruits et rumeurs, reflets d'un rapport ingénu au monde. Exposition et concert à Meaux.

● Frédéric Le Junter, exposition jusqu'au 5 juin. Musée Bossuet, Palais épiscopal de Meaux. t/lj sf mardi. 10-12h 14-18h. 64.34.84.45. Spectacle *Fabriek*, samedi 7 mai à 17h. Duo Frédéric Le Junter-Pierre Berthet, concert dimanche 8 mai à 18h (également 1 CD Vand'Œuvre, distribution Sémantic).

L'entrée du musée Bossuet à Meaux, c'est un coude minuscule. Vers la droite, les collections dont les cartes postales à vendre donnent un avant-goût; vers la gauche en descendant, les expositions temporaires. De là proviennent de drôles de bruits, entre déménagement métallique et trompe marine. A première vue, d'ailleurs, il y a quelque chose d'un trésor d'épave sorti du fond de la mer dans les objets exposés. Pour cause, les *Machines sonores* sont le plus souvent construites avec des matériaux récupérés sur les plages autour de Dunkerque où habite Frédéric Le Junter, leur inventeur. Le plus souvent présentées dans des festivals de musique alternative, ceux de Vandœuvre-lès-Nancy (Musique Action), de Grenoble (Les 38^{es} Rugissants) ou récemment de Saint-Etienne (Les oreilles en pointe), les voici exceptionnellement dans un musée, pendant un mois.

Celui qui pose le pied sur l'interrupteur idoïne («Appuyez ici», a-t-on peint en jaune) a immédiatement le sentiment d'avoir fait une connerie: aussitôt, dans cette grande salle voûtée à l'atmosphère de chapelle, se déclenchent trois, quatre machines simultanément. Là, c'est le fracas: un bidon métallique qui sur-saute, des sirènes graves, des scintillements de grenaille. Puis tout se calme. On peut alors s'approcher pour détailler la construction. La stupefaction rebondit. Car aux sons inouïs qui s'entremêlent s'ajoute l'ahurissant assemblage de leurs squelettes. Bouts de planches lavés par l'eau de mer, morceaux de tubes PVC, fils de fer, bobine de fil, roues tordues, demi patin à roulettes... autant de riens, interface contre-nature entre un système sonore (cordes, carillon d'horloge, morceau de tuiles, tuyaux) et un moteur arraché à un tourne-disque, à une machine à laver ou à un aspirateur dont la décharge électrique qu'on imaginait neutralisée par la rouille communique un spasme à l'objet, qui devient sonore.

«A cinq ans, je fabriquais mes jouets tout seul.» C'est un point de départ. Celui du non-retour, c'est il y a dix ans: à 28 ans, sorti de l'école des Arts appliqués de Roubaix, Frédéric Le Junter constate que rien ne marche pour lui, ni les boulois ni les relations, rien. Un cahier sur lequel il s'analyse fait converger ses pensées. Son attirance va à la matière sonore. Mais pas de manière conventionnelle. Il a touché au saxo-



Machine sonore de Frédéric Le Junter. «Peut-être la rumeur est-elle trop lourde pour moi...»

SONS

L'ART BRUIT DE FRÉDÉRIC LE JUNTER

phone, sans pouvoir se caler sur les pratiques orthodoxes, qu'elles soient écrites ou improvisées. Il cherche une expression sur-mesure, personnelle. D'ailleurs, il a déjà fabriqué des saxophones à une note, pour évacuer sa difficulté à synchroniser les deux mains sur l'instrument standard et des petites clarinettes à cinq trous sur lesquelles il produit une musique tranquille, des paysages sonores qui absorbent sa nervosité.

Cette attirance pour la matière sonore, «la rumeur», dit-il, conjuguée à l'incapacité d'en produire comme tout le monde, l'amène à l'idée des machines. Sans argent, Frédéric Le Junter ramasse ce qu'il trouve, ces planches usées rejetées par la marée auxquelles il s'identifie très fort. Dans une cave, il assemble. Au départ, par manque d'assurance et de dessin, il ne considère pas les premières machines comme des sculptures en tant que telles: il les emballa et on peut entendre le son mais sans détailler le mécanisme. Finalement, la bouche à oreille local le fait sortir de sa cachette, la Ville de Dunkerque l'aide un peu et en deux ans, les sollicitations arrivent. Frédéric Le Junter réussit à exposer ses machines à peu

près deux mois par an, de quoi gagner sa vie.

Cet art des sons et des mécanismes, il en parle de manière assez volubile. Il est le reflet de son caractère, de sa position, de ses questions. Des sons comme la rumeur permanente du monde extérieur, et des mécanismes comme ce qui se passe dans sa tête pour se situer dans le monde. Sa virtuosité artistique, c'est l'équivalent de son équilibre personnel: elle est dans son aptitude à agencer les matériaux, à les mettre en rapport, en contact les uns avec les autres, à se laisser pousser par eux: à faire avec. Une règle de conduite que les machines ont imposé à leur créateur, car comment remplacer une pièce défaillante («bonjour, je voudrais un moteur de machine à coudre de 1954, rouillé, avec une fente sur le côté pour rentrer un bout de bois de deux centimètres d'épaisseur...»), sinon en adoptant une conception floue de l'objet. De chaque machine, l'artiste peut dire, comme de lui-même, «ça va à peu près». Frédéric Le Junter l'a vite compris d'ailleurs. Pour sa deuxième machine, il voulait une bande de papier perforée qui passerait sur des contacts magnétiques qui déclencheraient des

electro-aimants... Six mois d'essais ne permirent pas à la machine de voir le jour. Le musicien-plasticien a tiré les conclusions qui s'imposaient.

Frédéric Le Junter, pour autant, refuse de passer pour le prophète du recyclage, l'artiste écologique adepte des balades sur le littoral. S'il travaille encore avec ces matériaux rejetés, c'est par attachement personnel à cette période initiale. Et puis «si je devais acheter les matériaux, je ne boufferais pas. Mais ramasser des planches, c'est pas drôle tout le temps». «Epuisé» est un mot qui revient souvent dans sa bouche. Les machines d'abord épuisent. Par culture, si l'on peut dire, car à force de faire les festivals, Frédéric Le Junter a découvert des sons de partout. Du coup, il redoute comme un aménagement de sa naïveté. Lui-même reconnaît que s'il avait été plus en contact avec le monde extérieur au départ, s'il avait «seulement écouté la radio», il n'aurait peut-être jamais construit de tels instruments: la comparaison l'en aurait dissuadé d'une manière ou d'une autre.

Mais surtout, avec 60 machines à l'atelier, c'est l'homme qui s'est épuisé, de montage en démontage, de camionnage en livraison. Car le parc des machines

il y a quatre ans s'est encore accru: Frédéric Le Junter avait pris de l'assurance, il sentait pouvoir se mettre au centre de l'action artistique. Ainsi naquirent les *machines musculaires*. Des soufflets accrochés dans le dos, un canot à orgue, un archet-casque, Frédéric Le Junter a sonorisé les gestes quotidiens en leur ajustant des instruments de la facture des machines sonores. Mais ici elles profitent des amples énergies musculaires. Le spectacle s'appelle *Fabriek* et le musée de Meaux l'a également programmé. Tout comme sont accrochées au mur les cartes que dessine Frédéric Le Junter, dessins sur lesquels il cherche encore à se situer. «Peut-être la rumeur est-elle trop lourde pour moi», lâche aujourd'hui Frédéric Le Junter qui a rentré dernièrement tout ce bruit dans des chansons, aussi approximatives que ses machines, interprétées avec un autre poète sonore, Pierre Berthet et un drôle d'instrument: bidon, ressort et trompe à chaque bout. Remisera-t-il ses machines un jour? Il prépare une exposition de cinq téléviseurs dont l'écran se réduira à une petite lucarne, avec image projetée sur un mur, où huit pots de fleurs se bousculeront...

Christian LEBLE